Chez toi, les marins et l'armée de terre ne se renouvellent que par enrôlements volontaires, et tes corps de milice ne sont formés par voie de tirage que si la loi déclare que le territoire est en danger, et alors ton gouvernement de liberté, qui n'hésite devant aucune mesure de despotisme, fait appel à cette anomalie monstrueuse qu'on appelle la *presse*. Aussi, comment assouplit-on tes recrues à la discipline? Tes seuls moyens de persuasion sont la schlague, la corde, le fouet, en un mot, les arguments corporels, et si quelqu'un de tes philanthropes veut toucher à cette arche sainte, il trouve dans tes Chambres à qui parler. On disait autrefois chez moi : « Pas d'argent, pas de Suisse ; » on peut dire aujourd'hui en Angleterre : « Pas de schlague, pas de marin. » C'est là, John Bull, un signe évident et irrécusable d'infériorité morale. Mais ce qui confond toutes mes idées sur le mérite militaire, c'est l'achat des grades. Dans ton armée, le droit de porter l'épaulette de lieutenant se paye 17,500 fr.; pour être capitaine, il faut 80,000 fr., et 225,000 fr. pour commander un régiment dans la garde à pied. Ma jeunesse estime beaucoup moins cher de payer tout cela de quelques examens et de quelques cicatrices. Mille cartouches! Place un colonel de cet acabit à la tête d'un régiment de mes zouaves, et tu verras les grimaces que lui feront leurs moustaches rousses. Quant à tes soldats, tout le monde connaît le tarif de leur courage : ils n'avancent qu'en grognant si le gin est de médiocre qualité et si le roastbeef n'est pas cuit à point. Un jour, mes zouaves escaladeront tes côtes, et, par-dessus le marché, ta tour de Londres, l'estomac vide et en sabots, comme leurs anciens de Sambre-et-Meuse.

Touchons maintenant une autre corde, qui ne te sera pas moins sensible. Si je t'examine dans tes rapports avec les nations étrangères, je vois que le principe traditionnel de ta politique, le mobile unique de ta conduite, la doctrine professée de tout temps par tes publicistes, tes orateurs, et pratiquée par tes hommes d'Etat, wighs ou tories, est ton intérêt exclusif (c'est-à-dire celui de tes lords et de tes marchands), patriotisme antihumain, plus étroit que celui de la cité antique, et qui forme le fond de tes théories sur la justice, la morale internationale et le droit des gens. La vérité de cette assertion est si universellement reconnue, et justifiée par un si grand nombre de faits, qu'il serait impossible de rappeler tous les exemples fameux de violence, de perfidie, d'égoïsme implacable et de déloyauté dont ton histoire nationale est souillée. Voici deux taches de sang bien autrement indélébiles que celle qu'a immortalisée ton grand poëte, et qui exhalent une odeur que tous les parfums de l'Arabie ne suffiraient pas non plus à dissiper. Il te souvient sans doute de ce bombardement de Copenhague, exécuté froidement et en pleine paix. Pendant trois jours et trois nuits, les bombes foudroyèrent la malheureuse cité ; près de trois mille maisons furent endommagées ou incendiées, deux mille personnes périrent victimes de cette sauvage aggression, jusque-là sans exemple. Enfin, oublieras-tu jamais le nom de Tippo-Saëb, de ce Mithridate indien dont tu mis la tête à prix... à prix la tête d'un homme qui avait commis le crime de lutter glorieusement pour le salut et l'indépendance de son pays? Ne m'est-il pas permis de reposer ici mon regard indigné sur cette belle et noble figure du héros arabe que je sus toujours combattre loyalement, et qui, vaincu, ne professe aujourd'hui pour la France que des sentiments amis et n'a pour elle que des souvenirs reconnaissants? C'est déjà ainsi que Witikind, toujours vaincu, mais jamais trahi, était devenu l'un des ornements de la cour de Charlemagne. Voilà mes victoires, à moi ; je puis toutes les rappeler, sans avoir à en rougir. Je combats avec l'épée : jamais un poignard assassin n'a servi à me débarrasser d'aucun ennemi. Pour l'honneur : telle est ma devise et la raison qui me détermine. Jacques Bonhomme est assez riche, d'aucuns disent assez sot, pour payer sa gloire. Tandis que toi... Ventre-saint-gris! la colère me mord au cœur, quand je remonte à travers les pages de ton histoire et de la mienne.

Troubler les nations, fomenter chez elles des dissensions intestines, afin de les épuiser et de ruiner leur prospérité commerciale et industrielle, semer la discorde entre les peuples, profiter de tous les conflits pour consommer quelque nouvelle usurpation, ou détruire les forces maritimes des Etats rivaux, armer des peuples au nom de leur indépendance nationale et les abandonner sans pitié, comme tu le faisais encore hier ; soudoyer des trahisons, caresser et tromper tour à tour les rois et les sujets, écraser, exproprier, décimer des races conquises ou annexées, tous ces actes et bien d'autres encore abondent dans tes annales ; jamais tu ne les as considérés autrement que comme des manifestations légitimes de ta puissance et de ton droit ; et c'est très-sincèrement que tu as toujours entendu subordonner les principes de la morale et du droit à l'arche sainte, au dépôt sacré de ce que tu appelles les *intérêts anglais*. Cette étonnante infatuation de la légitimité de ta domination sur tous les points de l'univers est même un trait particulier à ta race. Le monde est ton domaine, l'Océan t'appartient, les peuples sont tes ennemis quand ils se refusent à être tes humbles auxiliaires. Partout où l'un des tiens pose le pied, partout où il peut puiser une goutte d'eau salée dans le creux de sa main, il se sent chez lui, et il dit : « Ceci est à moi. » Tous les intérêts doivent s'abaisser devant le sien, toutes les convenances même doivent se plier à la sienne : il est Anglais! *Civis romanus sum!*

Les voyageurs rapportent qu'au fond des eaux, sur les bords de la Méditerranée, vit silencieuse et cachée une masse hideuse et informe : c'est le poulpe. Ses tentacules, armes terribles dont tout son corps est recouvert, ont l'effrayante propriété de faire le vide partout où ils touchent. Le malheureux qui tombe au milieu de cet engrenage, mille fois plus avide que celui d'une machine en mouvement, est à l'instant étouffé et dévoré. Eh bien, l'Angleterre est ce poulpe, et ses mille tentacules enserrent et sucent le monde.

Ta politique, John, est cauteleuse; elle ne vous regarde pas en face, et l'on ne sait jamais l'heure que marque son cadran. Ma loyauté et ma franchise sont proverbiales; c'est un héritage de ces braves chevelus qui vivaient primitivement dans les forêts et les montagnes de la Franconie. Quand j'ai dit oui, il ne vient à l'idée de personne qu'un autre petit mot puisse se cacher derrière ces trois voyelles.

La France de 93 dénonçait ta nation au monde comme la *Carthage moderne* et l'ennemie du genre humain. Les illusions de Montesquieu, des philosophes et de l'école constitutionnelle étaient alors bien évanouies; on avait fait la cruelle expérience du peu de sincérité de ton libéralisme. Les pamphlets convulsifs de Burke, soldés par Pitt, tous mes ennemis gorgés d'or, le monde entier soulevé contre moi, la Vendée en flamme, mon pays enveloppé d'un cercle de fer, témoignaient de l'intensité de ta haine contre une révolution qui avait osé abolir chez moi les droits féodaux, et inaugurer dans le monde les principes de la liberté populaire. Cette haine, avivée jusqu'au délire par mes succès, fortifiée par ta jalousie séculaire, te soutint, pendant les vingt ans que dura une guerre sans merci, dans tes sacrifices et tes prodigieux efforts. Le puissant capitaine qui n'avait pu t'abattre et qui devait mourir ta victime, ce Prométhée moderne, que tu as cloué sur un rocher, avec Hudson Lowe pour vautour, et dont je dois être un jour l'Hercule vengeur, sais-tu comment il te nommait avec un mépris de soldat : une *nation de boutiquiers*.

Ah! comme il te connaissait bien!

Le vice radical de ta race, ton égoïsme, tant national qu'individuel, explique à la fois ta tendance à l'envahissement et à l'exclusion, à l'accaparement des richesses et à l'isolement. Tu ne t'associes jamais avec une autre race, ni par les intérêts ni par les idées. Tes conquêtes s'opèrent par voie de substitution, non de fusion et d'assimilation. Dans tes colonies, tu fais le vide autour de toi, soit en refoulant ou en exterminant les populations, soit en leur imposant des conditions de vie qui les font disparaître successivement. Ta politique est ici d'accord avec ton tempérament national, car tu n'as nulle préoccupation d'associer et de civiliser, mais de posséder et d'exploiter. Chez toi-même, tu ne peux parvenir à fondre les races. Après tant d'années, la malheureuse Irlande, écrasée vingt fois, n'est pas absorbée, et elle garde contre un implacable vainqueur une haine aussi vivace qu'au premier jour.

Dans les questions générales, tu mets en œuvre la même politique tortueuse et machiavélique, et l'on peut dire que, lorsqu'on te voit soutenir la cause de la justice et du droit, c'est qu'avant tout tu y trouves un intérêt particulier; tes sympathies, ta philanthropie et ton enthousiasme ne sont jamais gratuits. Si tu as participé à l'expédition de Crimée, ce n'était certes pas pour garantir la sécurité de l'Europe, dont tu te souciais comme un poisson d'une pomme ; ce n'était que pour couvrir tes Indes. Tu as, dit-on, favorisé secrètement l'expédition de Garibaldi en Sicile; mais on sait que depuis longtemps tu convoites le protectorat de cette île, avec la possession d'un port. Pendant que je prodiguais généreusement mes trésors et mon sang pour l'affranchissement de l'Italie, tu *observais* mes vaisseaux dans l'Adriatique, et méditais, sans aucun doute, quelque perfidie ou quelque usurpation, quand la victoire de Solferino vint te rappeler aux lois d'une sage réserve et te réduire à l'impuissance. Récemment encore, tes *meetings* retentissaient de vœux bruyants en faveur de la Pologne; mais on pouvait être assuré que tu ne brûlerais pas un grain de poudre pour l'indépendance de cette nation, et qu'au milieu des luttes qui pourront éclater, tu seras moins touché de la délivrance d'un peuple héroïque arraché à ses bourreaux, que de voir la guerre allumée entre le Russe et moi, les deux nations dont tu redoutes le plus l'alliance.

Un mot de cette alliance, suspendue sur ta tête comme une épée de Damoclès, et qui se cimentera un jour ou l'autre aux dépens de ta puissance et de ta domination usurpées. Le Russe, je puis te le déclarer franchement, ne m'a jamais été antipathique, et c'est peut-être par suite d'un malentendu que mes zouaves ont escaladé si bravement les crêtes de l'Alma, où, entre parenthèse, tu as fait, mon pauvre John, assez triste figure. Non, je ne redoute pas cette alliance : c'était le rêve de Napoléon Ier, c'était l'opinion de Chateaubriand; c'est encore celle d'un de nos plus éminents publicistes d'aujourd'hui, et de l'illustre démocrate qui est tout à la fois la gloire de la chambre et du barreau, sans parler de cet enfant terrible de notre première assemblée, dont les boutades ont le privilége de dérider ta gravité britannique, mais qui te lance en même temps les plus dures vérités. Et ne va pas me corner aux oreilles qu'un tel pacte avec ce que tu appelleras sans doute le despotisme, serait le tombeau de mes libertés; non, non; 89 est immortel, 89 est contagieux : la fleur sauvage qui a séjourné quelque temps au milieu d'un bouquet de roses acquiert le parfum de la rose.

Faut-il te rappeler encore que l'inquiétude pour tes possessions de l'Indoustan t'entraîna à faire une opposition scandaleuse contre le percement de l'isthme de Suez, mon œuvre, il est vrai, mais œuvre d'un intérêt universel!

Telle est ta politique invariable. Toi qui tiens une place si considérable dans le monde moderne, cite-moi dans l'histoire de tes relations extérieures un seul acte de dévoûment, d'enthousiasme spontané et de désintéressement; toutes tes manifestations sont le produit net de savants calculs; le droit, la justice, l'humanité, la liberté des peuples, la paix, la guerre, sont traités comme des affaires de finance ou de commerce, au point de vue exclusif de tes intérêts, qui sont pour toi le critérium, la pierre de touche de la vérité. Tout ce qui, dans les relations internationales ou les négociations, ne se rapporte pas directement à cet objet, est écarté par toi avec dédain comme n'étant point *pratique*. Ton opiniâtreté, ta fixité sur ce point fait ta force. Il ne se signe pas un traité, que tu n'attrapes un lopin de mer ou d'île. On finit toujours par faire quelque concession à qui ne cède jamais et à qui demande sans cesse.

Les anglomanes les plus déterminés, ceux qui ont la naïveté de prendre au sérieux tes hâbleries de libéralisme et les parades innocentes de tes *meetings*, conviennent tous que ta politique étrangère est digne de réprobation. Les peuples s'élèvent contre toi avec le ressentiment des injures que tu leur as fait subir ; il n'est pas une nation sur la terre qui n'ait été victime de ton orgueil, de ton insatiable ambition, de tes violences, de ton avidité, des perfidies de la *foi* britannique, et qui n'ait souvent proféré contre toi le *delenda Carthago*. Mais tu as déjà bravé tant de périls à l'abri de tes falaises blanches, que tu peux croire à la perpétuité de ta puissance. Au besoin, d'ailleurs, tu pourrais, véritable oiseau de mer, t'envoler vers d'autres rivages avec tes vaisseaux et tes trésors, et aller fonder une nouvelle Angleterre dans les jungles de l'Indoustan.

En tout état de cause, on peut être certain que la *perfide Albion*, pour employer une expression populaire et classique, ne modifiera en rien une politique à laquelle elle doit sa grandeur. Dominer ou cesser d'être : telle est la condition que ton intraitable orgueil et tes traditions t'imposent.

D'un autre côté, John, on sait que tu n'es plus inattaquable ; on connaît les parties faibles du colosse, le défaut de l'armure, c'est-à-dire l'Irlande, l'Inde, le combat sur la terre ferme; on sait aussi, par le souvenir de plusieurs invasions heureuses faites sur ton territoire, que la mer n'est pas pour toi une barrière sérieuse que tu puisses opposer victorieusement à tes ennemis, et que tu résisterais difficilement à une attaque vigoureuse dans ton île et dans tes foyers. On n'ignore pas non plus la fragilité de ces monstrueux empires maritimes éparpillés sur tous les rivages, et fatalement destinés par leur étendue même à une dissolution totale. Il est donc probable que les peuples oseront un jour regarder en face l'impérieuse dominatrice des mers, et que des chocs terribles auront lieu. En ce qui me touche, il est certain que, malgré les trêves décorées du nom de paix, malgré la fameuse *entente cordiale*, qui n'était qu'une *œuvre d'art*, malgré les alliances plus ou moins sincères et solides, la lutte a toujours été permanente, en ce sens qu'une étincelle eût toujours suffi pour la rallumer. Qu'un événement surgisse, et il est hors de doute qu'on verrait les haines de race, les rivalités séculaires, assoupies, mais non pas éteintes, se réveiller avec une violence qui étonnerait cet âge d'indifférence et de scepticisme. Les philosophes, les philanthropes, peuvent gémir d'une telle éventualité; mais les politiques, les hommes d'Etat, doivent la prévoir et s'y préparer, car il semble difficile de la conjurer. Cette éventualité est d'autant plus grave, qu'en l'état actuel des choses et avec un adversaire aussi puissant que toi, il s'agirait cette fois d'un duel à mort qui partagerait l'univers en deux camps, comme la lutte d'Athènes et de Sparte, comme celle de Rome et de Carthage; et qu'on verrait en présence non-seulement deux intérêts, mais encore deux races, deux principes, et en quelque sorte deux civilisations.

On ne saurait nier que tes prétentions despotiques ne soient inconciliables avec le droit nouveau dont je suis l'apôtre et le soldat depuis 89. Pour prévenir l'effrayante conflagration qui n'est que trop probable, il faudrait donc que toi, le pays des lords et des traditions féodales et mercantiles tout à la fois, tu fusses profondément modifié dans ta constitution intérieure, que ton insatiable aristocratie fût pour jamais renversée, et que le *peuple anglais* fût enfin appelé à jouir *réellement* de cette liberté dont tu fais un si fastueux étalage.

Or, espérer cette concession de ton aristocratie est une chimère; elle n'existe que parce qu'elle est injuste, et elle tient à son existence : être ce qu'elle est ou n'être point, *sint ut sunt, aut non sint* : telle est sa devise.

Le XIXe siècle ne peut rester enfermé dans ce cercle de contradictions. Voilà pourquoi je terminerai cette petite conversation *amicale* par les deux apologues suivants :

Il y a quelques années, le *Times*, une de tes voix les plus retentissantes, s'est mis en frais d'imagination et nous a placés l'un et l'autre sur la scène. Pour prouver que mon caractère est antipathique à une *entente cordiale*, il a supposé que le chien et le hérisson faisant route ensemble, celui-ci disait au chien : « Pourquoi donc te tiens-tu si loin de moi, qui ne cherche qu'à marcher côte à côte avec toi? » Et le dogue répondit : « Goddam! je ne puis m'approcher qu'aussitôt tu ne me piques. » Cet apologue repose sur une image fausse. Je te crains, John, surtout quand tu fais patte de velours. Tes docteurs d'Oxford et de Cambridge t'exprimeront cela en latin. Tiens, et c'est ainsi que je terminerai, voici un apologue beaucoup plus juste, que je livre à tes plus profondes méditations.

Un serpent avait établi son repaire au milieu d'un grand lac, et près de là, sur la rive, habitait un chien de forte taille et de noble race. Or, chaque nuit, surtout quand le dogue était malade ou en lutte avec quelques mâtins du voisinage, le serpent quittait sa caverne et venait tout ravager chez son voisin. Depuis longtemps le chien gémissait en silence; car comment se venger d'un ennemi insaisissable, qui se cachait au point du jour dans un asile inabordable? Cependant, de fortes lianes poussaient et s'entrelaçaient au milieu des eaux dormantes... Un matin, le brigand se réveilla épouvanté à la vue d'une chaussée solide qui unissait son repaire au continent. Il s'en vint donc, en rampant, gratter à la porte de son ennemi, et lui proposer désormais une alliance éternelle. « Va-t'en, lui dit le chien sur un ton qui ne souffrait pas de réplique; je connais les sentiments qui t'animent, et je dédaigne de me venger; mais à la moindre injustice que tu te permettras, d'un bond je tombe dans ton repaire et je le détruis à jamais. »

— Bibliogr. Parmi les nombreux ouvrages qui traitent de la législation, des institutions, des mœurs, de l'histoire et de la littérature anglaises, nous citerons :

Lettres sur les Anglais, par VOLTAIRE;

Commentaires sur les lois de l'Angleterre, par BLAKSTONE;

Constitution de l'Angleterre, par DELOLME;

Institutions (des) *judiciaires en Angleterre comparées avec celles de la France et de quelques autres Etats anciens et modernes*, par REY;

Droit anglais ou *Résumé de la législation anglaise sous forme de codes*, par LAYA;

Resumé de la législation anglaise en matière civile et commerciale, par WESTOBY;

Essai sur la constitution anglaise, par LORD BROUGHAM;

Irlande (l') *sociale, politique et religieuse*, par DE BEAUMONT;

Etudes sur l'Angleterre, par LÉON FAUCHER;

Décadence (de la) *de l'Angleterre*, par LEDRU-ROLLIN;

Avenir (de l') *politique de l'Angleterre*, par DE MONTALEMBERT;

Institutions (les) *politiques, judiciaires et administratives de l'Angleterre*, par FRANQUEVILLE;

Economie rurale de l'Angleterre, par LÉONCE DE LAVERGNE;

Angleterre (l') *telle qu'elle est*, par AURÈLE KERVIGAN;

Angleterre (l'), *Londres et les Anglais*, par LARCHER;

Angleterre (l') *et la vie anglaise*, par ESQUIROS;

Etudes sur l'Angleterre, par JOHN LEMOINE;

Etudes sur l'Angleterre, par PHILARÈTE CHASLES;

Anglais (les) *il y a cent ans et les Anglais chez eux*, par FRANCIS WEY;

Grande charte (la), ou l'*Etablissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre*, par ROUSSET;

Etudes comparées sur l'histoire parlementaire de France et d'Angleterre, par DUVERGIER DE HAURANNE;

Essais sur l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne, par L. DE VIEL-CASTEL;

Histoire d'Angleterre, par D. HUME;

Histoire d'Angleterre, par LINGARD;

Histoire d'Angleterre, par MACAULAY;

Histoire d'Ecosse, par ROBERTSON;

Histoire d'Ecosse, par W. SCOTT;

Histoire de la révolution d'Angleterre, par GUIZOT;

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, par AUGUSTIN THIERRY;

Histoire d'Angleterre, par E. DE BONNECHOSE;

Conquêtes (les quatre) *de l'Angleterre*, par E. DE BONNECHOSE;

Histoire de la littérature anglaise, par NICHOLS;

Histoire de la poésie anglaise, par COQUEREL;

Origine du drame anglais, par HAWKINS;

Lectures sur les poëtes anglais, par GUZZLITT;

Essai sur la littérature anglaise, par CHATEAUBRIAND;

Publicistes et écrivains anglais, par DE RÉMUSAT;

Histoire critique de la littérature anglaise, par MÉZIÈRE;

Histoire de la littérature anglaise, par TAINE.

Un certain nombre de ces ouvrages seront analysés dans le *Dictionnaire universel du XIXe siècle;* ainsi on trouvera à leur ordre ceux qui suivent :

Lettres sur les Anglais ou *Lettres philosophiques*, par VOLTAIRE. V. LETTRES;

Commentaires sur les lois de l'Angleterre, par BLAKSTONE. V. COMMENTAIRES;

Histoire d'Angleterre, par MACAULAY. V. HISTOIRE;

Histoire de la révolution d'Angleterre, par GUIZOT. V. HISTOIRE;

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, par AUGUSTIN THIERRY. V. HISTOIRE;

Etudes sur l'Angleterre, par LÉON FAUCHER. V. ETUDES;

Décadence (de la) *de l'Angleterre*, par LEDRU-ROLLIN. V. DÉCADENCE;

Avenir (de l') *politique de l'Angleterre*, par DE MONTALEMBERT. V. AVENIR;

Histoire de la littérature anglaise, par TAINE. V. HISTOIRE.

ANGLETERRE (NOUVELLE-) ou **NEW-ENGLAND**, nom que l'on donnait autrefois à la partie des Etats-Unis qui forme aujourd'hui les Etats de New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island, Connecticut, Vermont et Maine.

ANGLEURE s. f. (an-gleu-rî). Entom. Genre d'insectes diptères, renfermant une seule espèce, qui vit en Europe.

ANGLEUX, EUSE adj. (an-gleu, eu-ze — rad. *angle*). Se dit de certains fruits dont la chair est tellement enchâssée dans de petits coins, de petits *angles*, qu'il est difficile de l'en détacher : *La plupart des noix sont* ANGLEUSES. (Acad.)

ANGLICAN, ANE adj. (an-gli-kan, a-ne — du lat. *anglicanus*, syn. de *anglus*, anglais). Qui appartient, qui a rapport à l'anglicanisme : *Religion* ANGLICANE. *Culte* ANGLICAN. *Rit* ANGLICAN. *Le clergé* ANGLICAN. *La véritable religion des Anglais est la secte des épiscopaux, appelée l'Eglise* ANGLICANE. (Volt.) *L'Eglise* ANGLICANE *tient le milieu entre les pompeuses cérémonies romaines et la sécheresse des calvinistes.* (Volt.) *Elisabeth eut le titre de chef de la religion* ANGLICANE. (Volt.) *Le clergé* ANGLICAN *est le plus riche de toute la chrétienté.* (E. Texier.) *La religion* ANGLICANE *semble avoir été inventée tout exprès pour l'aristocratie anglaise.* (E. Texier.) *Le rit* ANGLICAN *est suivi par la grande majorité des Anglais.* (Encycl. des gens du m.) *Cette grande comédie* ANGLICANE. (Proudh.) *L'économiste* ANGLICAN *nous aurait-il déjà fait perdre le sens de l'histoire?* (Proudh.) *L'envoyé du préfet de police présenta à lord Wilmore sa lettre d'introduction; celui-ci la lut avec un flegme tout* ANGLICAN. (Alex. Dum.)

— Subst. Celui, celle qui professe l'anglicanisme : *Un* ANGLICAN, *une* ANGLICANE. *On ne peut avoir d'emploi ni en Angleterre, ni en Irlande, sans être du nombre des fidèles* ANGLICANS. (Volt.)

ANGLICANISANT (an-gli-ka-ni-zan) part. prés. du v. Anglicaniser.

ANGLICANISÉ, ÉE (an-gli-ka-ni-zé) part. pass. du v. Anglicaniser.

ANGLICANISER v. a. ou tr. (an-gli-ka-ni-zé — rad. *anglicanisme*). Néol. Ramener au type anglican.

— S'emploie quelquefois, mais abusivement, dans le même sens que *angliciser*, c'est-à-dire donner aux mœurs, aux manières, quelque chose qui tienne des Anglais.

ANGLICANISME s. m. (an-gli-ka-ni-sme — rad. *anglican*). Religion suivie par les anglicans, et qui est la religion officielle de l'Angleterre : *L'*ANGLICANISME *ne serait pas complet s'il n'était qu'hypocrite : il est intolérant.* (Vacquerie.) *L'histoire de l'*ANGLICANISME *touche aux questions les plus vives du peuple anglais.* (B. Barbé.)

— **Encycl.** L'*anglicanisme* date du règne de Henri VIII. Ce roi, après être resté dix-huit ans uni à Catherine d'Aragon, qui lui avait donné plusieurs enfants, s'enflamma d'une vive passion pour Anne de Boleyn; dès lors il se rappela que Catherine d'Aragon avait été d'abord la femme de son frère, et, feignant d'éprouver des scrupules bien tardifs, il demanda au pape Clément VII de casser son premier mariage comme incestueux, afin de pouvoir en contracter un autre avec celle dont il était épris. Clément VII ne voulut point accéder à une demande évidemment inspirée par le libertinage, et Henri VIII, qui jusqu'alors ne s'était occupé des affaires religieuses que pour défendre l'Eglise romaine contre les idées nouvelles propagées par Luther et Calvin, résolut tout à coup de rompre avec le pape et de se placer lui-même à la tête de l'Eglise d'Angleterre. Il trouva dans l'archevêque Cranmer un instrument docile et complaisant de toutes ses volontés. Du reste, il était soutenu par un mouvement d'opinion publique puissant et déjà ancien. On sait que la Réforme avait eu, dès le XIIIe siècle, en Angleterre, un précurseur dans Wiclef. En 1530, l'assemblée du clergé (*convocation*) adressa au roi une pétition, dans laquelle elle le qualifiait de « suprême protecteur, seigneur et chef de l'Eglise d'Angleterre. » Peu de temps après, le Parlement abolit les *appels* à la cour romaine, les *dispenses*, les *provisions*, les *bulles d'institution* pour les évêchés; le payement du *denier de saint Pierre* et des *annates*. En 1534, l'assemblée du clergé et les deux universités déclarèrent que « l'évêque de Rome n'était pas en Angleterre supérieur à tout autre évêque étranger. » C'est alors que le *serment de suprématie royale*, qui reconnaissait le roi pour « l'unique maître du royaume, aussi bien en matière spirituelle et ecclésiastique qu'en matière temporelle », fut imposé pour la première fois, et fut prêté sans hésitation par la plupart des hauts fonctionnaires de l'Eglise. C'était le schisme, mais ce n'était pas encore l'hérésie; car Henri VIII ne voulut changer presque rien aux dogmes ni aux rites, et il fit périr également dans les supplices les catholiques fidèles et ceux qui, ne se contentant pas du *catholicisme décapité* qu'il avait formulé en six articles, voulaient s'écarter davantage des anciennes croyances. Mais lorsque son fils Edouard VI fut appelé à lui succéder, le duc de Somerset, chef du conseil de régence, voulut donner un caractère plus tranché à la religion nouvelle; le Parlement, à son instigation, abolit le statut royal des six articles; Cranmer rédigea en quarante-deux articles une nouvelle profession de foi qui, niant l'infaillibilité des conciles, ne conservant que deux sacrements, le baptême et la cène, rejetant la présence réelle, l'invocation des saints, la prière pour les morts, le purgatoire, le célibat des prêtres, et créant une liturgie nouvelle où la langue vulgaire était substituée à la langue latine, constitua un corps de doctrines nettement définies. Après Edouard VI, Marie Tudor, qui était catholique, essaya d'étouffer l'œuvre de ses deux prédécesseurs; mais le sang qu'elle fit couler ne servit qu'à rendre plus odieuses les anciennes croyances, qu'on regardait comme entachées d'idolâtrie, et quand Elisabeth lui succéda, elle trouva la nation parfaitement disposée à adopter définitivement un culte indépendant de l'autorité romaine. Elle invita les évêques et les théologiens du royaume à se réunir pour reviser la profession de foi de Cranmer; un nouveau symbole en trente-neuf articles fut rédigé sous le nom de Confession de foi de l'Eglise anglicane, et définitivement approuvé dans le synode de Londres, en 1562.

Les *trente-neuf articles* de la confession de 1562 (*articles of religion*), et le *livre des prières publiques* (*common prayer book*), contiennent tout l'*anglicanisme*. La confession de foi reconnaît le symbole des apôtres, celui de Nicée et celui de saint Athanase; elle professe que l'Eglise est l'assemblée des fidèles et ne peut rien décider que par l'Ecriture; elle condamne et rejette formellement la doctrine des œuvres surérogatoires, du purgatoire et des indulgences; le culte des images et des reliques, l'invocation des saints et de la Vierge, la transsubstantiation, l'adoration de l'hostie, le sacrifice de la messe et le célibat obligatoire du clergé. Enfin elle fait du souverain le chef suprême de la religion. Le livre des prières publiques contient les prières du jour, du matin et du soir; des offices pour le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la célébration du mariage religieux, la visitation des malades, l'inhumation des morts, l'ordination des évêques, des prêtres et des diacres. La communion doit être administrée sous les deux espèces aussi bien aux laïques qu'aux ecclésiastiques. La confession auriculaire faite à un prêtre n'a pas le caractère de sacrement et n'est pas commandée aux fidèles comme une pratique indispensable. Tous les ecclésiastiques au moment de leur ordination, ou quand ils reçoivent la charge d'une cure paroissiale, sont obligés de signer les *trente-neuf articles*.

Nous avons parlé ailleurs de la hiérarchie de l'Eglise anglicane, des rapports de cette Eglise avec l'Etat, de ses priviléges, de ses revenus. V. ANGLETERRE (*Institutions de l'*). Bornons-nous ici à signaler le lien qu'elle établit entre la royauté et l'aristocratie anglaise, lien qui la rend précieuse à l'une et à l'autre, et qui lui promet une longue durée. D'une part, elle offre aux cadets de la noblesse ses évêchés, ses doyennés et ses cures; d'autre part, la couronne trouve dans le droit qu'elle possède de disposer de ces places lucratives, un puissant moyen d'influence sur la classe dirigeante du pays.

On le voit, la religion anglicane est une institution plus politique que religieuse; elle ne peut commander la foi aux esprits qui raisonnent, puisqu'elle émane de l'autorité royale, qu'elle-même n'ose pas proclamer infaillible; c'est une loi du pays plutôt qu'une véritable religion. Mais cette loi, cette coutume est généralement respectée, et les églises d'Angleterre sont pleines tous les dimanches; chaque famille y a un banc, où le père et la mère ne manquent pas de conduire eux-mêmes leurs nombreux enfants et souvent leurs domestiques. C'est que le peuple anglais est plein de respect pour des lois qui lui laissent une somme de libertés dont beaucoup d'autres nations, qui se croient plus avancées, sont encore privées et le seront longtemps peut-être; c'est aussi que le culte protestant, débarrassé d'une foule de cérémonies extérieures, réduit à des lectures pieuses, à des prédications plus morales que théologiques, peut être accepté sans répugnance par ceux mêmes qui n'ont conservé de la foi des anciens temps que certaines aspirations religieuses, réputées comme une véritable incrédulité chez les catholiques.

Nous devons dire, en terminant, qu'aujourd'hui, comme doctrine religieuse, l'*anglicanisme* est, dans l'inconséquence où il se repose depuis si longtemps, menacé par un double mouvement : mouvement rationaliste et socinien, qui tend de plus en plus à réduire le domaine de la révélation et du surnaturel; mouvement autoritaire et traditionnaliste, dit *mouvement d'Oxford*, qui a abouti, il y a quelques années, à d'éclatantes conversions catholiques. V. PUSÉISME.

ANGLICISANT (an-gli-si-zan) part. prés. du v. Angliciser.

ANGLICISÉ, ÉE (an-gli-si-zé) part. pass. du v. Angliciser : *La langue du turf a été tellement et si maladroitement* ANGLICISÉE, *que les seuls initiés connaissent le sens du mot* handicap, *et de mille autres du même genre.*

ANGLICISER v. a. ou tr. (an-gli-si-zé — du lat. *anglicus*, anglais). Néol. Donner à son langage, à son style, quelque conformité avec la langue anglaise, sous le rapport de la construction, de la prononciation, de l'orthographe. ‖ Absol. Se servir d'expressions anglaises : *C'est* ANGLICISER *que de dire* rail-way, *au lieu de* chemin de fer.

— Faire prendre le ton, les manières, les modes anglaises : *Aujourd'hui on cherche à nous* ANGLICISER *de toutes manières.*

S'angliciser, v. pr. Prendre le ton, les manières anglaises : *Les Français, qui ne savent jamais s'arrêter dans les effets de leur enthousiasme,* S'ANGLICISERONT, *et nous perdrons de nos grâces en acquérant quelque chose de leur hardiesse.* (D'Argenson.)

ANGLICISME s. m. (an-gli-si-sme — du lat. *anglicus*, anglais). Philol. Façon de parler particulière à la langue anglaise. ‖ Locution propre à la langue anglaise et transportée dans une autre langue : *Les traducteurs d'ouvrages anglais se garantissent difficilement des* ANGLICISMES. (Acad.) *Elle faisait de si plaisants* ANGLICISMES, *que je ne songeai plus à voir Alizia dans cette jeune lady, à la fois prude et téméraire.* (G. Sand.) *Cette expression*, lune de miel, *est un* ANGLICISME *qui passera dans toutes les langues, tant elle dépeint avec grâce la nuptiale saison.* (Balz.) *Si l'on veut sortir un peu de l'*ANGLICISME *insipide et de la vulgarité qui se prétend positive, qu'on aille s'asseoir au promontoire de Penmark.* (Michelet.) ‖ Ce mot est de la même famille que *gallicisme, germanisme, latinisme*, etc.

ANGLIFIANT (an-gli-fi-an) part. prés. du v. Anglifier.

ANGLIFIÉ, ÉE (an-gli-fi-é) part. pass. du v. Anglifier.

ANGLIFIER v. a. ou tr. (an-gli-fi-é — du lat. *anglus*, anglais; *fieri*, devenir). Néol. Rendre anglais : *Le jeune Charpentier, dont on* AVAIT ANGLIFIÉ *le nom en celui de Carpenter...* (Journ.) ‖ Peu usité.

ANGLISANT (an-gli-zan) part. prés. du v. Angliser.

ANGLISÉ, ÉE (an-gli-zé) part. pass. du v. Angliser.

ANGLISER v. a. ou tr. (an-gli-zé — du lat. *anglus*, anglais). Néol. Rendre anglais; syn. de ANGLIFIER : *Lequel des gouvernements successifs nous a valu l'affreux malheur de nous* ANGLISER? (H. Beyle.) ‖ Peu usité.

ANGLO (an-glo — du lat. *anglus*, anglais). Elément invariable que l'on fait entrer facultativement dans la composition d'un grand nombre de mots, soit comme substantif pour exprimer le mélange des Anglais avec un autre peuple, comme dans ANGLO-*Français*, ANGLO-*Russe*, ANGLO-*Espagnol*, etc.; soit comme adjectif, pour indiquer le mélange de ce qui est propre, particulier à l'Angleterre, avec ce qui est propre, particulier à tel ou tel peuple, comme dans *flotte* ANGLO-*hollandaise, mœurs* ANGLO-*canadiennes, alliance* ANGLO-*danoise*, etc. Voici, par ordre alphabétique, les locutions de ce genre le plus souvent usitées dans notre langue :

Anglo-Allemand, ande, Celui, celle qui tient de l'Anglais et de l'Allemand; qui a rapport à l'Angleterre et à l'Allemagne : *Eh bien! ce mot n'est-il pas français? Vous comprenez, ce sont des* ANGLO-ALLEMANDS *qui écrivent.* (Alex. Dum.) ‖ **Anglo-Américain, aine**, Habitant de l'Amérique du Nord, et qui est de race, d'origine anglaise; qui a rapport aux Anglo-Américains : *Une insociabilité radicale forme le fond du caractère des* ANGLO-AMÉRICAINS. (Buff.) *Elevées avec plus de soin que dans les Etats méridionaux, les* ANGLO-AMÉRICAINES *ont la conversation agréable et facile.* (M.-Brun.) *Si nous avons devancé notre collaborateur pour signaler au public les quatre* ANGLO-AMÉRICAINS *de la Gaîté, c'est qu'ils ne sont à Paris que pour peu de temps, et qu'il faut se hâter d'aller les voir et les admirer.* (B. Jouvin.) ‖ Adj. : *Caractère* ANGLO-AMÉRICAIN. *Mœurs* ANGLO-AMÉRICAINES. *Ce n'est que depuis une quarantaine d'années que la république* ANGLO-AMÉRICAINE *figure parmi les puissances.* (M.-Brun.) *Bien que le commerce des caravanes constitue tout le mouvement industriel de Santa-Fé, cependant les deux races* ANGLO-AMÉRICAINE *et espano-indienne se haïssent instinctivement.* (E. de la Bédoll.) *Les médecins* ANGLO-AMÉRICAINS *administrent l'aristoloche contre les fièvres typhoïdes.* (Spach.) ‖ **Anglo-Arabe**, Qui tient de l'anglais et de l'arabe, de l'Angleterre et de l'Arabie, surtout en parlant de chevaux importés d'Orient en Angleterre, au commencement du XVIIIe siècle, et dont les Anglais ont propagé la race en les préservant de toute mésalliance. Ce sont les coureurs anglais d'aujourd'hui. Par suite de l'action du climat combinée avec des soins intelligents et une nourriture convenable, ces animaux ont acquis plus de taille, de membres et d'ampleur que les chevaux arabes : *Ces chevaux ont formé la race anglaise, ou, si l'on veut, l'*ANGLO-ARABE, *race belle, précieuse sans doute, mais qui n'est pas celle des coursiers des déserts de l'Arabie.* (Grognier.) *Nous voulons parler de la famille* ANGLO-ARABE, *fondée au haras de Pompadour.* (E. Gayot.) ‖ Ce mot s'emploie particulièrement en parlant du cheval anglo-arabe : *Produit intermédiaire entre l'arabe et l'anglais, l'*ANGLO-ARABE *se présentait avec des lignes plus longues, un corps plus développé.* (E. Gayot.) ‖ **Anglo-Bourguignon, onne**, Qui tient de l'Anglais et du Bourguignon. Se dit, dans notre histoire, du parti composé d'Anglais et de Bourguignons, qui, au XVe siècle, était opposé au roi de France. ‖ **Anglo-Brésilien, enne**, Qui est composé d'Anglais et de Brésiliens : *Les papiers publics nous annoncent qu'une compagnie* ANGLO-BRÉSILIENNE *s'est fait concéder la navigation du Rio-Doce et du Belmonte.* (F. Denis.) ‖ **Anglo-Breton, onne**, Qui est de race à la fois anglaise et bretonne : *Cheval, poulain* ANGLO-BRETON. ‖ **Anglo-Canadien, enne**, Se dit des Anglais qui habitent le Canada : *Des marchands de fourrures* ANGLO-CANADIENS. (Groslier.) ‖ On dit aussi ANGLAIS-CANADIEN. ‖ **Anglo-Chinois, oise**, Qui se rapporte, qui est commun aux Anglais et aux Chinois : *La question* ANGLO-CHINOISE. ‖ **Anglo-continental, ale**, Qui a rapport à l'Angleterre et au continent : *La compagnie* ANGLO-CONTINENTALE. ‖ **Anglo-Danois, oise**, Qui tient de l'anglais et du danois, qui est composé d'Anglais et de Danois. ‖ **Anglo-épiscopal, ale**, S'est dit de l'Eglise anglicane, parce qu'elle avait conservé les évêques, et de ceux qui appartiennent à cette Eglise : *Eglise* ANGLO-ÉPISCOPALE. *C'est un* ANGLO-ÉPISCOPAL. ‖ **Anglo-Espagnol, ole**, Se dit des Anglais nés en Espagne ou qui habitent l'Espagne : *Il y avait en 1849, en Algérie, six cent quatre-vingt-sept*

ANGLO-ESPAGNOLS. ‖ Se dit aussi des Anglais mêlés aux Espagnols : *C'est sur les* ANGLO-ESPAGNOLS *que Soult remporta la fameuse victoire de Toulouse.* ‖ **Anglo-Français**, Qui tient de l'anglais et du français; qui est composé d'Anglais et de Français : *La flotte* ANGLO-FRANÇAISE *a détruit Bomarsund. Henri VI, le roi de funeste mémoire, le monarque* ANGLO-FRANÇAIS. (Fr. Michel.) *Le parler* ANGLO-FRANÇAIS *de Perlet faisait pouffer de rire toute la salle.* (Balz.) ‖ **Anglo-Indien, enne**, Se dit des Anglais qui habitent l'Inde : *Les honneurs de la sépulture ne furent donnés qu'aux soldats* ANGLO-INDIENS. (Méry.) *Il fallait prévoir aussi qu'une bataille formidable s'engagerait entre les spectres chauves et les soldats* ANGLO-INDIENS. (Méry.) *Ce serviteur* ANGLO-INDIEN *laissait fort difficilement deviner son âge.* (Méry.) *Depuis deux ans j'aime une jeune* ANGLO-INDIENNE, *miss Arinda.* (Méry.) ‖ **Anglo-Maltais, aise**, Se dit d'un habitant de Malte qui est d'origine anglaise : *Parmi les Européens établis en* 1849 *en Algérie, il y avait, d'après le* Moniteur algérien, 6,943 ANGLO-MALTAIS. ‖ **Anglo-mérinos**. V. MOUTON. ‖ **Anglo-Normand, ande**. Se dit des Normands qui, après avoir suivi Guillaume le Conquérant en Angleterre, s'amalgamèrent avec l'élément anglo-saxon qui jusqu'alors avait dominé dans ce pays. Se dit aussi de leurs descendants ou de ce qui leur est propre : *Les* ANGLO-NORMANDS *forment encore une partie de l'aristocratie anglaise. Poésie* ANGLO-NORMANDE. *Les lois* ANGLO-NORMANDES. ‖ *L'anglo-normand*, La langue parlée en Angleterre depuis la conquête de ce pays par Guillaume, duc de Normandie, jusque vers le milieu du XIIIe siècle, et qui a servi de base à l'anglais moderne : *L'*ANGLO-NORMAND *domine dans le langage de l'aristocratie, l'anglo-saxon dans celui du peuple.* ‖ *Iles Anglo-Normandes*, Groupe d'îles anglaises situées vis-à-vis de la côte de Normandie et comprenant Jersey, Guernesey, Aurigny et Sark. ‖ **Anglo-normannique**. Diplom. Se dit d'une écriture qui se composait de caractères saxons et de caractères français. Au moyen âge, on s'en servait pour rédiger les actes publics. ‖ **Anglo-russe**. Qui est composé d'Anglais et de Russes : *L'armée* ANGLO-RUSSE. *La flotte* ANGLO-RUSSE.

— Il est facile de comprendre que la liste de ces alliances de mots pourrait être beaucoup plus longue. Supposons que les Anglais fassent alliance avec les Hurons, avec les Lapons, avec les Patagons, les Caraïbes, les Iroquois, etc., on dirait, pour exprimer ce bizarre amalgame, les *Anglo-Hurons*, les *Anglo-Lapons*, les *Anglo-Patagons*, les *Anglo-Caraïbes*, les *Anglo-Iroquois*, etc.

ANGLO-SAXON, ONNE adj. Qui appartient, qui a rapport aux Anglo-Saxons : *Race* ANGLO-SAXONNE. *Langue* ANGLO-SAXONNE. *Dialecte* ANGLO-SAXON. *Lois, coutumes* ANGLO-SAXONNES. *Ce mot est d'origine* ANGLO-SAXONNE. *C'est un homme de taille moyenne, dont la figure offre le type de la race* ANGLO-SAXONNE. (Th. Gaut.)

— **Encycl.** Linguist. LANGUE ANGLO-SAXONNE. Les invasions successives des Saxons, des Angles et des Pictes dans l'île de Bretagne, eurent pour résultat l'introduction dans ce pays des mœurs, des coutumes, des races et des idiomes germaniques. Les trois peuples que nous venons de nommer appartenaient à une même souche, et leurs langues ne présentaient entre elles que des différences insignifiantes. La langue anglo-saxonne est un des plus anciens dialectes germaniques que l'on parlait dans la basse Allemagne tout entière. Elle est sœur du mésogothique et de l'islandais. Le plus ancien monument qui nous en ait été conservé est un fragment de la traduction de la Bible faite par Cædmon, moine anglo-saxon du VIIe siècle, qu'a reproduite Alfred le Grand dans sa traduction de Bède. La langue anglo-saxonne, importée dans la Grande-Bretagne, subit quelques légères modifications en s'assimilant un certain nombre d'éléments cimbriques, et en recevant quelques mots latins et francs que les missionnaires apportèrent au peuple païen avec le christianisme. L'invasion danoise contribua aussi à donner à la nouvelle langue son génie caractéristique, en y introduisant certaines tournures scandinaves; toutefois, l'anglo-saxon de Bède et d'Alfred le Grand se maintint pur jusqu'à l'apparition de Guillaume le Conquérant. On retrouve les débris de l'anglo-saxon non-seulement dans l'anglais actuel, mais encore dans les idiomes des Frisons, du bas Allemand, du Jutland, et surtout dans les patois de l'Ecosse méridionale. En même temps que la langue, disparut l'écriture dite anglo-saxonne, qui ressemblait beaucoup au genre d'écriture usité en Italie et en France dans le VIe et le VIIe siècle, et qui dut être apportée en Angleterre par les prêtres sortis de ce pays.

L'anglo-saxon possédait tous les traits caractéristiques des idiomes germaniques. Dans les plus anciens monuments qui nous en restent, on retrouve le *th* moderne, et un autre son analogue, le *dh*. Il est probable que les voyelles sonores qu'on remarque en assez grand nombre dans l'anglo-saxon devaient se prononcer d'une manière moins éclatante que dans les langues du Midi. Les aspirations y étaient aussi plus nombreuses que dans l'anglais moderne.

— LITTÉRATURE ANGLO-SAXONNE. Le christianisme apporta aux Anglo-Saxons les premiers éléments de civilisation. Les nouveaux convertis apprenaient à lire et à écrire. Augustin établit à Canterbury une école qui servit de modèle à toutes celles qui furent créées ensuite. Cependant l'instruction était plus exclusivement réservée au clergé. L'Irlande était aussi renommée par l'enseignement que saint Patrik y avait institué, et nombre de jeunes Anglo-Saxons s'en allaient étudier à « l'île Sainte. » Quand on voulait acquérir une instruction tout à fait supérieure, on se rendait en France et en Italie. La théologie, le latin, l'anglo-saxon, l'arithmétique, l'astronomie et la musique étaient les principales sciences cultivées en Angleterre. Aldhem, le premier savant saxon dont parle l'histoire, s'était acquis une grande réputation par son habileté à écrire l'anglo-saxon et le latin; joueur de harpe et chanteur, il est connu par un remarquable poëme en l'honneur de la Vierge. Un Grec de Tarse, Théodore, et un abbé nommé Adrien, vinrent en Angleterre en 668 et donnèrent une nouvelle impulsion aux études littéraires. Ils apprirent à fond à leurs élèves le latin et le grec, et ils commencèrent à former une bibliothèque, dans laquelle on trouvait les textes originaux d'Homère, de saint Chrysostome, etc. L'initiative de ces deux hommes contribua beaucoup à répandre en Angleterre le goût de l'antiquité grecque et romaine. Les écoles monastiques les plus célèbres qui se fondèrent alors furent celles de Weremouth, Westminster, Saint-Albans, Worcester, Malmesbury et Glastonbury. Parmi les théologiens et les savants les plus renommés qu'elles produisirent, on cite Wilbrod, qui se rendit en Frise; Boniface ou Winfried, en Allemagne; Bède le Vénérable (mort en 735), auteur de l'histoire ecclésiastique de son pays; Alcuin, qui vint à la cour de Charlemagne, et fit revivre en France le goût des lettres près de s'éteindre; Adaman, qui écrivit des biographies et une description de la Palestine. Après la mort de Bède, le mouvement intellectuel commença à se ralentir en Angleterre. Les Danois, dans leurs descentes réitérées, brûlaient les monastères, pillaient les bibliothèques, massacraient les prêtres. La Bretagne allait retourner à l'état de barbarie, dont elle était sortie à grand'peine. A ce moment apparaît le roi Alfred le Grand, qui s'était instruit dans ses voyages et qui venait en Angleterre plein d'enthousiasme pour les lettres et les sciences. Il ordonne la création de nouvelles écoles, ou l'extension de celles qui étaient déjà créées. Il rend l'enseignement obligatoire, et réunit à sa cour les savants les plus renommés de tous les pays. Parmi eux se trouvait le moine Asser de Saint-Davids, qui a écrit la vie d'Alfred. Encouragée par l'exemple du roi, la nation se créa une littérature écrite, plus riche que celles de tous les autres peuples germains de cette époque. Alfred lui-même ne dédaigna pas d'écrire de sa main royale nombre d'ouvrages qui sont restés célèbres. Outre des fables, des poésies, des contes, des légendes, etc., qu'il composa lui-même, il a traduit en anglo-saxon de nombreux et importants ouvrages, tels que les fables d'Esope, l'histoire d'Orosius, ainsi que ses notices géographiques, la *Consolation philosophique* de Boèce, l'histoire ecclésiastique de Bède le Vénérable, etc. Mais ses successeurs n'héritèrent pas de son goût pour l'étude, et la théologie scolastique vint entraver le progrès des lumières. En même temps, les Danois renouvelaient leurs terribles incursions, et débarquaient pour mettre à sac les monastères, les villes et les bibliothèques; c'est ainsi qu'en 1009 ils brûlèrent Oxford, et l'année suivante Cambridge. Alors les ténèbres de l'ignorance envahirent de nouveau l'Angleterre, et l'archevêque d'York, Oswald, fut obligé de faire venir de France des maîtres pour enseigner le droit canonique et la grammaire. Canut le Grand rétablit les écoles, mais ses fils furent loin d'imiter leur père, et Harald pilla même Oxford. Enfin les sciences et les lettres trouvèrent quelque protection sous Edouard le Confesseur, qui avait été élevé en Normandie et qui reproduisit à sa cour les usages de politesse et d'élégance qu'il avait pratiqués sur le continent.

C'est alors que l'invasion normande introduisit violemment la langue et la littérature françaises. On a déjà vu comment la langue des vainqueurs et la langue des vaincus se sont fusionnées en une langue intermédiaire, qui est l'anglais moderne. Quelque temps après la conquête, le peuple anglo-saxon conserva encore les débris de ses vieilles légendes, et continua à les chanter dans sa langue. Mais peu à peu ces dernières protestations contre les maîtres disparurent, et l'anglo-saxon passa à l'état de langue morte.

ANGLO-SAXONS, nom donné aux peuples germaniques qui envahirent la Grande-Bretagne au VIe siècle, y fondèrent l'Heptarchie et y conservèrent l'autorité jusqu'à la conquête de Guillaume le Conquérant, en 1066.

ANGLOBERT s. m. (an-glo-bèr). Ornith. Espèce de canard qui appartient à la Perse.

ANGLOIR s. m. (an-gloir — rad. *angle*). Techn. Fausse équerre; instrument propre à prendre toutes sortes d'angles.

ANGLOIS s. m. (an-gloi). Tourte de dessert garnie de prunes.

ANGLOMAN adj. m. (an-glo-man). Syn. inusité de *anglomane*. Il n'a guère été employé que par Rivarol : *Les Anglais se sont ravisés sur leur Shakspeare, et ont voulu le mettre fort au-dessus de notre Corneille; en France, des esprits chagrins et* ANGLOMANS *ont pris la chose avec enthousiasme.*

ANGLOMANE adj. (an-glo-ma-ne — de *anglomanie*). Qui donne dans l'anglomanie; qui imite, admire tout ce qui appartient aux Anglais, à l'Angleterre : *Il ne se serait montré partout qu'en costume grec moderne, s'il n'eût craint les railleries des comtes et des barons* ANGLOMANES. (Champfleury.) *Alfred passa près de lui, appuyé sur le bras d'un jeune chevalier* ANGLOMANE, *dont la cravate blanche avait six pouces de hauteur.* (P. Fév.) ‖ On l'applique même quelquefois aux choses : *Je comprends très-bien que madame Dupin ait préféré les utopies de l'abbé de Saint-Pierre aux doctrines* ANGLOMANES *de Montesquieu.* (G. Sand.)

— Substantiv. Celui, celle qui est anglomane : *C'est un* ANGLOMANE; *une jeune* ANGLOMANE. *Certains* ANGLOMANES *se sont imaginé qu'il n'était pas de mot anglais qui ne pût être naturalisé français par leur protection.* (Arnault.) *On souffre de voir l'*ANGLOMANE *se donner tant de mal pour étaler l'exiguïté de ses habits.* (A. Rabot.) *Un* ANGLOMANE *arrive de Londres plein d'enthousiasme pour les chemins de fer et les voitures à vapeur.* (G. Davidson.)

ANGLOMANIAQUE adj. et s. (an-glo-ma-ni-a-ke — rad. *anglomanie*). Syn. de *anglomane* : *Dans un voyage que Garrick fit à Paris, tous les* ANGLOMANIAQUES *de cette capitale l'enivrèrent d'adorations.* (Mercier.) ‖ Ce mot n'a pas fait fortune.

ANGLOMANIE s. f. (an-glo-ma-nî — de *anglo* et de *manie*). Admiration exclusive, exagérée de tout ce qui appartient à l'Angleterre, aux Anglais, langue, institutions, usages, modes, etc. : *Ne pourrait-on, sans être accusable d'*ANGLOMANIE, *accepter le mot* fashionable *pour désigner un homme de bon goût en fait de mode?* (Arnault.) *Un violent accès d'*ANGLOMANIE *introduisit dans nos jardins une grande quantité d'arbres exotiques.* (Vitet.) *Ce voyage, recouvert comme tant d'autres du spécieux prétexte de l'*ANGLOMANIE, *n'avait pas cependant pour but les modes anglaises.* (R. de Beauv.) *A son air aristocratique se mêlait je ne sais quel parfum d'*ANGLOMANIE *visible au premier coup d'œil.* (Alex. Dum.) *Ce n'est pas assez d'avoir emprunté à l'Angleterre ses chapeaux puritains, ses habits étriqués, son régime constitutionnel, ses ignobles tabagies; la France, dans le paroxysme de son* ANGLOMANIE, *a voulu posséder son cheval de pari.* (Toussenel.)

Redoutons l'*anglomanie*,
Elle a déjà gâté tout. BÉRANGER.

— **Encycl.** Voltaire et Montesquieu furent chez nous les premiers admirateurs passionnés des idées anglaises, et leur admiration s'explique aisément par ce seul fait, que les Anglais jouissaient de la liberté quand nous en étions privés. Mais ce n'était point là de l'*anglomanie* proprement dite, ce n'était que l'appréciation juste d'un état politique et social dont la France d'alors ne pouvait fournir les éléments. Voltaire ne fut pas plus *anglomane* quand il popularisa chez nous le système de Newton; toutes les nations du monde envient Newton à l'Angleterre, et toutes ne font ainsi que rendre justice au génie du grand homme. Shakspeare mérite aussi d'être admiré comme un grand poëte; mais ceux qui disent qu'il éclipse Corneille et Racine sont de véritables *anglomanes*, car ils ne sont pas justes pour leur pays, et si Shakspeare les a surpassés par la fécondité de son imagination créatrice, il s'est placé trop souvent au-dessous d'eux par le désordre même de ses fantaisies, où le bon goût n'est pas assez respecté. C'est en ce sens que Voltaire disait : « *Je sais bien qu'on trouve de l'or dans son fumier.* » A une époque plus rapprochée de nous, les poésies de lord Byron eurent une vogue extraordinaire, et tous nos jeunes poëtes, marchant sur ses traces, se crurent obligés de maudire la société, en se posant au-dessus d'elle comme des génies méconnus, blasés, révoltés contre toutes les lois divines et humaines : c'était encore de l'*anglomanie*. Aujourd'hui les jeunes gens du grand monde, ou qui veulent paraître tels, ont des *grooms*, des *jockeys*, des chevaux *pur sang*; ils se font jockeys eux-mêmes pour courir dans les *steeple-chases*, au risque de s'y faire casser bras et jambes; ils ont toujours à la bouche les mots *turf*, *handicap*, *sport*, *stud-book*, etc.; ils ne les comprennent pas bien peut-être, mais ils les prononcent devant des gens qui ne les comprennent pas mieux, et s'ils les emploient de travers, personne ne s'en aperçoit : c'est l'*anglomanie* poussée jusqu'au ridicule. Enfin il y a une autre sorte d'*anglomanie* qui consiste à préférer les mots anglais alors que notre langue en fournit d'excellents : par exemple, il y a des gens qui, trouvant l'expression *chemin de fer* trop vulgaire, diront plutôt *rail-way*, en prononçant *raille* la première syllabe, ce qui fait qu'ils ne seront compris ni par les Français ni par les Anglais; ou bien ils diront *banknote* pour billet de banque, *lady* anglaise au lieu de dame anglaise, *gentleman* pour homme du monde, etc., toujours en défigurant la prononciation des mots. Ne comprendra-t-on jamais que chaque peuple a son génie particulier, qu'il est sage d'emprunter aux étrangers ce qu'ils peuvent avoir de bon, mais que c'est toujours une folie d'emprunter des mots quand ils ne sont pas nécessaires, et qu'enfin les choses mêmes, quand on les emprunte, doivent être *traduites*, c'est-à-dire modifiées, pour se plier à nos idées et à nos mœurs?

ANGLOMANISANT (an-glo-ma-ni-zan) part. prés. du v. Anglomaniser.

ANGLOMANISÉ, ÉE (an-glo-ma-ni-zé) part. pass. du v. Anglomaniser.

ANGLOMANISER v. n. ou int. — rad. *anglomanie*). Imiter servilement les mœurs, les coutumes anglaises : *Depuis qu'il y a un embargo entre la Tamise et la Seine, dites-moi si nos Parisiens ont encore le ridicule d'*ANGLOMANISER. (Mercier.) ‖ Ce mot n'a pas été admis.

S'anglomaniser, v. pr. Se faire, s'habituer aux mœurs, aux coutumes anglaises.

ANGLOMÈTRE s. m. (an-glo-mè-tre — de *angle*, et du gr. *metron*, mesure). Géom. Instrument propre à mesurer les angles.

ANGLOMÉTRIE s. f. (an-glo-mé-trî — rad. *anglomètre*). Géom. Théorie, pratique de la mesure des angles.

ANGLOMÉTRIQUE adj. (an-glo-mé-tri-ke — rad. *anglométrie*). Géom. Qui concerne l'anglométrie.

ANGLOPHILE s. et adj. (an-glo-fi-le — de *anglo*, pour *Anglais*, et du gr. *philos*, ami). Partisan des Anglais : *N'aurais-je point sujet à mon tour d'accuser de félonie les abolitionnistes* ANGLOPHILES? (Proudh.) ‖ Il ne faut pas confondre ce mot avec *anglomane*, qui indique l'abus, la manie d'imitation de tout ce qui est anglais.

ANGLOPHILIE s. f. (an-glo-fi-lî — rad. *anglophile*). Affection pour les Anglais, qui porte à les défendre, à les louer, à les citer comme modèles : *L'*ANGLOPHILIE *est fort à la mode en haut lieu.* (P. Fév.)

ANGLOPHOBE s. et adj. (an-glo-fo-be — de *anglo*, pour *Anglais*, et du gr. *phobos*, crainte, peur). Qui déteste les Anglais, qui les a en horreur.

ANGLOPHOBIE s. f. (an-glo-fo-bî — rad. *anglophobe*). Haine, horreur des Anglais : *Vous êtes atteint d'*ANGLOPHOBIE. *L'anglomanie et l'*ANGLOPHOBIE *sont deux néologismes qui expriment deux vieilles choses.* (B. Barbé.)

ANGLOU, lieu d'Arménie où, l'an 543, une armée de 30,000 Romains, commandée par Narsès, fut défaite et taillée en pièces par 4,000 Perses.

ANGLURE, ch.-lieu de cant. (Marne), arrond. d'Epernay, sur l'Aube; pop. aggl. 859 hab. — pop. tot. 878 hab. Charmante situation; commerce de grains.

ANGO ou **ANGOT** (Jean), riche armateur de Dieppe, né vers la fin du XVe siècle, fut nommé gouverneur de la ville par François Ier, qu'il avait reçu avec une magnificence inouïe dans un de ses voyages en Normandie. Les Portugais ayant pris et pillé un de ses vaisseaux en pleine paix, il arma pour son propre compte, fit voile vers l'embouchure du Tage et répandit la terreur jusque dans Lisbonne. Le roi de Portugal fut obligé de payer une indemnité aux bourgeois de Dieppe. Ango seconda les armements contre l'Angleterre, fit des prêts considérables à François Ier et mourut presque ruiné, en 1551.

ANGO (MADAME). V. ANGOT.

Ango, drame en cinq actes, de MM. Félix Pyat et Auguste Luchet, représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, à Paris, le 29 juin 1835. Cette pièce, qui, comme toutes celles de M. Félix Pyat, renferme des intentions philosophiques et des allusions politiques, fut fort applaudie, quoique la censure l'eût mutilée. On y voit François Ier entrant dans la chambre d'une jeune femme et se trouvant en présence du célèbre armateur dieppois. Interdit et confus, il refuse de se battre, et, dans sa frayeur, il se trouve mal. Alors Ango accable ce corps inerte d'imprécations qui rappellent, par leur violence, celles que Triboulet lance sur le sac qui renferme, du moins il le suppose, le royal cadavre. Le lendemain de la première représentation d'*Ango*, le ministère exigea du directeur des suppressions; ce dernier obéit, malgré la résistance des auteurs. Le drame avait réussi, il ne voulait pas le voir interdire. La commission des auteurs dramatiques s'émut et protesta; protestation inutile. Quelques jours plus tard, l'attentat de Fieschi (28 juillet) fournit l'occasion de déployer une sévérité plus grande, et, au milieu de la panique du ministère, *Ango* disparut définitivement de l'affiche. Du reste, nous ne mentionnons cette pièce, tombée aujourd'hui dans l'oubli, qu'à cause des circonstances dans lesquelles elle fut représentée.

ANGOISSANT (an-goi-san) part. prés. du v. Angoisser.

ANGOISSE s. f. (an-goi-se — du lat. *angustia*, resserrement; d'*angustus*, étroit, lequel vient d'*ango*, je serre. Ce mot a passé par un grand nombre de transformations : Rabelais donne *angustie*; puis sont venus *angussie*, *angusse*, *angosse*, et enfin *angoisse*; mais la racine primitive paraît être le bas-breton *ancou* ou *angou*, qui signifie étroit, pressé, vexé). Sentiment de tristesse, d'anxiété, accompagné d'une grande difficulté de respirer et d'une sorte de resserrement à l'épigastre : *Dans les crises nerveuses, on éprouve presque toujours de l'*ANGOISSE.

— Au pl. et par ext., Souffrances physiques très-violentes : *Nous regardons la mort, non-seulement comme le plus grand malheur, mais encore comme un mal accompagné de la plus vive douleur et des plus pénibles* ANGOISSES. (Buff.) *Atteint d'une maladie douloureuse, il en supporta les longues et cruelles* ANGOISSES *avec une sérénité stoïque.* (Mignet.)

Ah! si dans mes tourments vous descendiez, mon père,
Je vous arracherais des larmes de pitié,
Les *angoisses* du corps n'en sont qu'une moitié.
C. DELAVIGNE.

— Fig. Douleur morale profonde, affliction mêlée d'inquiétude, de crainte : *Vivre dans d'extrêmes, de mortelles* ANGOISSES. *Le roi de France avoit grande* ANGOISSE *au cœur, quand il voyoit ses gens ainsi desconfire.* (Froissart.) *Mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse, et les* ANGOISSES *nous trouvent toujours trop facilement.* (Boss.) *Immobile, collé sur mon siége, compassé de tout mon corps, je suais d'*ANGOISSE. (St-Sim.) *Toute la terre est un lieu de tribulations et d'*ANGOISSES *pour une mauvaise conscience.* (Fén.) *Les* ANGOISSES *de l'amour maternel se peignent dans tous les traits de Niobé.* (Mme de Staël.) *Clisson éprouvait des* ANGOISSES *de repentir et désirait qu'on ne lui eût pas obéi.* (Anquet.) *Déjà les peuples n'habitent que des décombres; ils sentent en eux comme une grande* ANGOISSE. (Lamenn.) *Le bonheur tranquille disparut, elle fut en proie à toutes les* ANGOISSES *des passions.* (H. Beyle.) *Moi, sans croyances décidées, j'ai souvent inspiré de splendides visions de l'éternité qui faisaient oublier aux malheureux les terreurs de la mort ou les* ANGOISSES *de la vie.* (E. Sue.) *C'est avec une inexprimable* ANGOISSE *que chacun attendait le moment où Othello reparaîtrait.* (E. Sue.) *Quelle terrible* ANGOISSE *agitait son cœur!* (Balz.) *Toute joie terrestre est suivie d'*ANGOISSES, *de mécontentement.* (Balz.) *En ce moment, une sueur plus froide lui passa sur le front, une* ANGOISSE *plus mortelle lui serra le cœur.* (Alex. Dum.) *Mais c'est là que l'embarras devint plus insoluble et l'*ANGOISSE *plus déchirante entre nous.* (Lamart.) *Il faut à celui qui gouverne la manœuvre ou le feu, la sérénité du visage dans l'*ANGOISSE *du cœur, pour faire lire la confiance dans les yeux du chef.* (Lamart.) *Le but de la femme est la maternité, avec toutes ses* ANGOISSES *et toutes ses sollicitudes.* (G. Sand.)

... *Angoisse* prévue est à demi passée.
ALAIN CHARTIER.

Ce n'est pas ce qu'on croit que d'entrer chez les dieux;
Cet honneur a souvent de mortelles *angoisses*.
LA FONTAINE.

L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie :
Albe en jette d'*angoisse*, et les Romains de joie.
CORNEILLE.

. . . . Quelle *angoisse* mortelle
Me causait de ses bras l'étreinte paternelle!
C. DELAVIGNE.

— Philol. Au sujet des vers de Corneille, cités plus haut, Voltaire fait la remarque suivante : « On ne dit plus guère ANGOISSE. Quel mot lui a-t-on substitué? *Douleur, peine, affliction* ne sont pas des équivalents. ANGOISSE exprime la douleur pressante et la crainte à la fois. » Cette dernière partie de l'observation de Voltaire est d'une grande justesse; mais les exemples que nous venons de citer prouvent surabondamment que ce mot est d'un emploi très-fréquent, du moins en prose.

— Hortic. *Poire d'angoisse*, Espèce de poire très-âpre, même quand elle est arrivée à sa complète maturité. Dans certains pays, on appelle ces sortes de poires trivialement, mais énergiquement, des *serre-gueule*.

— Par anal. Instrument de torture dont on se servait autrefois pour bâillonner quelqu'un. On introduisait dans la bouche du patient la *poire d'angoisse*, qui s'ouvrait au moyen d'un ressort, se développait en forme de poire et étouffait complétement les cris. Les voleurs s'en servaient également pour bâillonner ceux qu'ils dépouillaient. Cet instrument paraît avoir été inventé par un certain Gaucher, capitaine qui servait au temps de la Ligue dans le parti espagnol, et on l'aurait ainsi appelée à cause de sa ressemblance avec la *poire d'angoisse*, qui, elle-même, devrait son nom à *Angoisse*, petit village du Périgord où ce fruit a été trouvé. Mais il est plus probable que le fruit doit son nom à son âpreté, et l'instrument, à sa forme d'abord, puis à la douleur qu'il cause.

— Fig. *Manger, avaler des poires d'angoisse*, Eprouver des mortifications sensibles, de grands chagrins : *Le poëte Villon se plaignait de ce qu'en prison on lui avait fait* MANGER *maintes* POIRES D'ANGOISSE. *Il lui a fait* AVALER *des* POIRES D'ANGOISSE. (Acad.) *Ceux de Guise, ayant ainsi commencé avec les princes de Bourbon, leur voulurent faire* AVALER *d'autres* POIRES D'ANGOISSE. (Regnier de la Planche.)

— Syn. **Angoisses, affres, transes.** V. AFFRES.

ANGOISSÉ, ÉE (an-goi-sé) part. pass. du v. Angoisser : *L'homme est tourmenté par le présent, ennuyé du passé,* ANGOISSÉ *par l'advenir.* (Charron.) *Nous sommes affligés au dedans et au dehors par la tentation; mais nous ne sommes pas* ANGOISSÉS, *c'est-à-dire resserrés dans notre cœur.* (Boss.)

ANGOISSER v. a. ou tr. (an-goi-sé — rad. *angoisse*). Causer de l'angoisse, tourmenter, chagriner : *Olivier sent que la mort moult l'*ANGOISSE. (Chanson de Roland.) *La vue des maux d'aultrui me tourmente, et les angoisses des aultres m'*ANGOISSENT *naturellement.* (Montaigne.)

— Ce mot, que la plupart des lexicographes traitent de néologisme, est très-ancien, de plus très-expressif, et l'on doit savoir gré à Mme George Sand d'avoir cherché à le rajeunir : *Il ne s'agit pas de cela, mais de Joset, dont la santé m'*ANGOISSE *beaucoup le cœur.* (G. Sand.) *Ce qui m'*ANGOISSE *et à quoi je ne veux pas me soumettre, c'est que je vois venir vos peines.* (G. Sand.)

S'angoisser, v. pr. Exprimer la douleur, l'angoisse; se dit des choses : *Et sa voix s'*ANGOISSA, *une larme brilla dans ses yeux : je ne l'oublierai de ma vie.* (A. Chevalier.)

ANGOISSEUSEMENT adv. an-goi-seu-ze-man — rad. *angoisse*). Avec angoisse, avec anxiété, douleur : *Il faut acquérir son vivre* ANGOISSEUSEMENT *en mariage pour plusieurs personnes.* (Gerson.)

ANGOISSEUX, EUSE adj. (an-goi-seu, euze — rad. *angoisse*). Tourmenté, inquiet, chagrin : *Celle nuit fut la royne bien* ANGOISSEUSE *quant lon lui dist qu'ils ne viendroient huy.* (Lancelot du Lac.) *Vous êtes trop* ANGOISSEUSE. (Boss.) ‖ Pénible, douloureux, en parlant des choses : *Je tiendrai la partie de grâce si me faites promptement mourir, plutôt que me laisser languir plus longtemps en ces* ANGOISSEUSES *misères.* (Montaig.) *Celui qui assemble richesses est toujours* ANGOISSEUX *et en souci.* (Le Songe du Vergier.) *Ne vous faites pas de la confession un exercice* ANGOISSEUX. (Boss.) *Dans tous les temps, l'homme a enfanté des pensées vaines et gratuitement* ANGOISSEUSES. (Ballanche.)

Dame, fait-il, je meurs pour vous;
Mon cœur en est moult *angoisseux*.
MARIE DE FRANCE.

Mon corps et mon esprit vaquoient sans nulle cesse,
Les soucis me faisoient une *angoisseuse* presse.
PH. DESPORTES.

ANGOLA s. m. (an-go-la). Ling. Langue parlée dans le royaume d'Angola.

ANGOLA, contrée de l'Afrique, dans la Nigritie méridionale, baignée à l'O. par l'Atlantique, bornée au N. par la rivière Danda, qui la sépare du Congo; au S., par la rivière de Coanza, qui la sépare du Benguela, et à l'E. par le pays de Malemba, encore peu exploré; situé entre 8° 20′ et 9° 15′ de lat. S., et entre 11° 40′ et 16° 40′ de long. E.; environ 560 kilom. de longueur de l'E. à l'O., et 100 kilom. du N. au S.; pop. 2,000,000 hab. Ville principale, St-Paul-de-Loanda, dont la population indigène est évaluée à 15,000 hab., et la population européenne à 1,200 hab. Ce pays, sillonné de montagnes peu élevées, est arrosé par de nombreux cours d'eau, dont les principaux sont : le Danda, le Coanza, la Benga; le sol est très-fertile en productions des régions tropicales; on y trouve des mines de fer et des mines de cuivre, de l'or en poudre, du pétrole en abondance, de la gomme, etc., que les indigènes échangent avec les Portugais. Les Angolais obéissent à un chef nommé *Angola*, d'où le pays tire son nom; ils sont soumis aux grossières superstitions du fétichisme; cependant on rencontre quelques familles chrétiennes, restes des missions florissantes que les jésuites firent autrefois dans ces parages. ‖ La côte d'Angola, qui comprend généralement, dans les cartes marines, le littoral depuis la baie d'Ambriz jusqu'à St-Philippe-de-Benguela, fut découverte en 1486, par le navigateur portugais Diégo Cam; peu après les Portugais fondèrent des établissements sur divers points du littoral et bâtirent St-Paul-de-Loanda (1578), qui est resté la résidence du gouverneur. Leurs possessions s'étendent à l'intérieur jusqu'à une distance de 450 kilom., néanmoins tout ce territoire n'est pas sous la domination du Portugal, qui ne possède en somme que quelques forts et des comptoirs ou *feiras*, situés à de grandes distances les uns des autres.

ANGOLAN ou **ANGOLAM** s. m. (an-go-lan). Bot. Nom vulgaire du genre alangion.

ANGOLI s. m. (an-go-li). Ornith. Poule sultane des Indes.

ANGON s. m. (an-gon — du gr. *agkos*, crochet). Antiq. Javelot ou demi-pique des Francs : *On lançait l'*ANGON. *ou l'on s'en servait pour combattre de près.* (Acad.) *Les Francs tiennent une espèce de javelot nommé* ANGON, *où s'enfoncent deux fers recourbés.* (Chateaub.) *Quand nos aïeux élevaient sur le pavois les rois de la première race, ils leur mettaient dans la dextre l'*ANGON. (Gén. Bardin.) ‖ On dit aussi ANCON.

— *Angon catabalistique*, Machine de guerre formée d'un arbre sur pied dépouillé de ses branches, ou d'un montant de bois vert, planté verticalement en terre et courbé de force au moyen d'un cordage. Lorsqu'on lâchait la corde, l'arbre, se relevant brusquement, venait frapper un trait ou une pierre qu'il lançait au loin.

— Pêch. Espèce de lance barbelée dont on se sert pour tirer les crustacés d'entre les rochers.

ANGONE s. f. (an-go-ne — du gr. *agchonê*, suffocation). Pathol. Constriction du larynx, qui fait craindre la suffocation : *L'*ANGONE *est un symptôme fréquent de l'hystérie et de quelques autres affections nerveuses.* (Nysten.)

ANGOPHORE s. m. (an-go-fo-re — du gr. *agkôn*, coude, angle; *phoros*, qui porte). Bot. Genre de myrtacées, renfermant quelques arbres propres à l'Australie et cultivés dans les serres.

ANGOR s. m. (an-gor — mot lat., même sens). Pathol. Anxiété morale ou physique.

ANGORA adj. (an-go-ra). Se dit d'une certaine variété de chats, de chèvres, de lapins originaires d'Angora, remarquables par leur poil long et soyeux : *Un chat, une chèvre* ANGORA. *Je lui ai parlé du beau chat* ANGORA *que j'ai vu dans votre salon, et il lui a pris une si grande envie de l'avoir que vous devriez lui en faire cadeau.* (G. Sand.)

— S'empl. substantiv. : *Là dominait un* ANGORA, *le chat favori de madame Popinot.* (Balz.) *Elle avait une petite jeannette en velours, qui brillait sur son cou comme l'anneau noir que la fantasque nature met à la queue d'un* ANGORA *blanc.* (Balz.)

Chaque nouveau guerrier sur l'*angora* s'élance,
Et réveille le chat qui dort. FLORIAN.

— Gramm. On dit souvent *chat, lapin*, etc., *angola*. Alors on confond *Angola*, contrée de l'Afrique, avec *Angora*, ville de la Turquie d'Asie. C'est une faute que signalent toutes les grammaires.

ANGORA, ancienne Ancyre, en turc *Engour*, ville forte de la Turquie d'Asie, dans le pachalik d'Anatolie, ch.-lieu de district, à 330 kilom. S.-E. de Constantinople; pop. 60,000 hab. Evêché arménien; commerce d'opium, de miel, de cire et de fruits excellents; fabriques d'étoffes en poil de chèvre, dites *angora*. Ville très-ancienne, fondée, dit-on, par le roi Midas, Angora fut, avant la conquête romaine, le ch.-lieu des Gaulois Tectosages établis en Asie Mineure; son importance s'accrut encore sous la domination de Rome; mais au déclin de l'empire, elle fut exposée aux ravages de divers ennemis : les Perses, les Arabes, les Turcs s'en emparèrent successivement; enfin, en 1401, elle fut témoin de la victoire de Tamerlan sur Bajazet. Nombreux restes de monuments romains, qu'explique la prédilection qu'Auguste avait pour cette ville.

ANGOSTURA ou **SANTO TOME DE LA NUEVA GUYANA**, ou **BOLIVAR**, ville de la république de Venezuela, sur l'Orénoque, ch.-lieu de la province de Guyane, à 55 kilom. S.-E. de Caracas; 8,000 hab. Evêché, commerce de cacao, indigo, coton, sucre, tabac, bœufs, chevaux, peaux et viandes desséchées; tout le commerce se fait par la voie de l'Orénoque, bien que la côte du Nord soit peu éloignée, mais elle est séparée d'Angostura par une chaîne de montagnes élevées et sans issue.

ANGOSTURE s. f. (an-go-stu-re). Bot. Syn. d'*angusture*. V. ce mot.

ANGOT (Jean). V. ANGO.

ANGOT (MADAME), un de ces types populaires dans lesquels se résument tous les ridicules d'une époque. On a souvent comparé les révolutions à ces mouvements violents qui se produisent quelquefois au sein des eaux et qui amènent à la surface, du fond de la vase, des objets, des détritus inconnus dont on ne pouvait soupçonner l'existence. Le même phénomène se manifeste à la suite de nos bouleversements sociaux. Mme Angot semble avoir pris naissance au temps trop fameux des opérations de Law, où tant de fortunes de hasard sortirent comme par enchantement de la rue Quincampoix; puis elle grandit pendant la Révolution, et s'épanouit enfin dans tout son lustre sous l'Empire. Mme Angot, comme personnalité distincte, n'a certainement jamais existé; mais elle n'en reproduit pas moins, avec de frappants caractères, ce côté ridicule d'une société, que chez nous l'on sait saisir avec une si impitoyable justesse. A chaque phase que le cours des événements fait ainsi parcourir à nos habitudes et à nos mœurs nationales, il surgit un type nouveau dont s'empare la malignité publique; c'est une sorte de bouc émissaire que le peuple moqueur, railleur, frondeur, satirique par excellence, accable de tous les traits d'une verve inépuisable. Après 1815, ce fut Chauvin qui défraya cet impérieux besoin du rire et de la plaisanterie; depuis 1830, ère nouvelle ouverte à la classe moyenne, nous avons mis sur la scène Mayeux, ce garde national fier de lui-même et gonflé de ses nouveaux droits; puis M. Prudhomme, ce type du bourgeois ignorant et prétentieux, pédant, à maintien d'une gravité grotesque, déclamateur de phrases creuses et sonores. Mme Angot vivait à une époque de déplacement dans les fortunes, époque où il n'était pas rare de se lever valet, ou pis encore, pour se coucher millionnaire, et réciproquement. Mme Angot devait donc fournir à la médisance et à la raillerie un aliment bien autrement fécond. Partie de bas étage pour arriver subitement à la richesse, habitant des hôtels superbes, se pavanant à Longchamp, à l'Opéra, à la Comédie-Française, partout, sans avoir eu le temps de mettre son ton et ses manières au niveau de son appareil extérieur, elle présente à tous les moments une suite de contrastes des plus divertissants. Après avoir été tour à tour vivandière, dame de compagnie sur un corsaire, dame de comptoir à un Lion-d'Or quelconque, puis dame de la halle, à Paris, elle s'enrichit en vendant du saumon, et la voilà tout à coup transformée en dame de paroisse, en dame que l'on encense au banc d'œuvre, et qui fait des rosières. De ces dames Angot, il y en eut plusieurs à la fois, jeunes et vieilles, laides et jolies, brunes et blondes; il leur manquait à toutes la modestie. Un jour, on vit l'une d'elles paraître dans un char élégant, au Longchamp régénéré; sur ce trône que n'eût pas dédaigné de décrire Parny, elle régnait demi-nue dans les fleurs, le front ceint d'un diadème de perles, laissant flotter à tous vents sa robe d'azur étoilée d'or. Parée, adulée, titrée quelquefois, faisant noble souche et presque dynastie, Mme Angot se fit appeler *femme de la nouvelle France;* elle laissa prudemment dans l'ombre le nom de son père, celui de son premier mari, celui du second; prit un ton, des airs, instruisit ses valets à lui parler avec respect, à lui porter la queue, mais ne fit que rendre plus réjouissante l'antithèse de sa personne et de sa fortune. Femme d'embonpoint superbe et de proportions athlétiques, à lèvre *moustachue*, elle imite lourdement les manières des petites-maîtresses, dont elle outre toutes les nuances délicates, qu'elle fait tomber dans la caricature. Cette virago à voix enrouée prend du lait d'ânesse, parce que sa faible constitution l'exige. Si, de temps en temps, pour achever la contrefaçon, elle juge à propos de se trouver mal ou d'avoir ses nerfs, c'est à un verre d'eau-de-vie qu'elle demande le rétablissement de son état normal. Voilà pour le ton et les habitudes; quant à sa conversation, on peut juger qu'elle n'avait jamais passé par l'étamine de l'Académie. Mme Angot aimait à vanter sa rondeur, sa franchise; elle n'était point façonnière, et vous prenait vite en amitié; elle vous demandait vos affaires et vous contait les siennes à l'oreille. Vous appreniez d'elle que sa compagne — une autre dame Angot — était fille d'un pêcheur de Saint-Malo, et qu'elle avait gagné du *bien* à brocanter des *assignats* contre du *solide*. Celle-ci, en revanche, vous racontait sur l'autre une légende qui brillait encore moins par la charité. Cependant Mme Angot découvrant qu'elle faisait rire à ses dépens, prit des leçons au cachet, copia les airs et le langage des femmes des anciennes grandes maisons, et se décida à exhumer son époux, qu'elle représenta comme tué à l'armée des princes. On ne vit plus que des veuves de généraux et de colonels. Ces dames de la nouvelle France avaient loge à la Comédie, où elles venaient étaler leurs diamants. Alors, on faisait avancer leur carrosse, et un valet en livrée demandait : « Où va madame? — A l'*Enfant du malheur*, c'est bien plus mignon. » Le mélodrame devint leur passion favorite : c'était bien plus mignon que les *Horaces*.

Qu'on juge, d'après ce qui précède, et dans un pays comme le nôtre, quelle avalanche de railleries, de sarcasmes et de brocards dut tomber sur ces parvenues de mauvais aloi. Quelle mine à exploiter pour le roman et le théâtre! Bientôt Mme Angot eut envahi toutes les affiches, et elle y régna à plus juste titre que dans les salons, où ses pieds glissaient à chaque instant et s'embarrassaient dans les tapis des Gobelins. Une parade, représentée en 1795, à la Gaîté, fut le point de départ des pièces nombreuses dont Mme Angot a fourni le sujet; elle était intitulée la *Nouvelle parvenue*, et fut reprise en 1797 sous le titre de *Madame Angot* ou *la Poissarde parvenue*. Un acteur, Labenette-Corsse, se fit une grande réputation dans le rôle de Mme Angot, et la pièce rapporta cinq cent mille francs au théâtre; elle avait été payée cinq cents francs à l'auteur, Eve, dit Maillot, qui donna ensuite : *Le Repentir de madame Angot* ou *le Mariage de Nicolas*, 1799, et *Dernières folies de madame Angot*, 1803. Cette même année, Aude fit jouer à l'Ambigu-Comique *Madame Angot au sérail de Constantinople*, drame, tragédie, facétie, pantomime en 3 actes, qui eut deux cents représentations successives, et qui acheva de populariser le nom et le personnage de Mme Angot. Le même auteur donna ensuite *Madame Angot au Malabar* ou *la Nouvelle veuve*. Toute la bonne société de Paris, toutes les dames Angot qui ne voulaient pas l'être se pressèrent à ces représentations bouffonnes, dans des loges d'apparat, étalant des éventails appelés la *Grammaire des rentiers*, où était conjugué en lettres d'or : *Je fus, tu fus, il fut*, etc. La province accourut à son tour, puis l'étranger; ce fut une vogue inouïe.

En dehors du théâtre, nous retrouvons Mme Angot dans les *Œuvres badines et Poissardes* de Vadé (Paris, 1798), dans le *Déjeuner de la Rapée*, par l'Ecluse, et dans divers ouvrages de la même époque, dont le plus connu est l'*Histoire populaire de madame Angot, reine des Halles*. La belle poissarde avait une fille qui lui ressemblait en tout point, et qu'elle maria à un jeune homme de Marseille, nommé Fanfan. Les nouveaux époux, partis pour la cité phocéenne, en compagnie de Mme Angot, sont pris par des corsaires dans une promenade en mer et emmenés en captivité à Tunis, puis vendus au pacha comme esclaves. Celui-ci reconnaît Mme Angot pour l'avoir vue jadis à Paris. Dans un moment de belle humeur, il lui laisse croire qu'il est amoureux d'elle, et lui fait rendre les mêmes honneurs qu'à ses favorites. Mais lorsque Mme Angot enivrée croit toucher au faîte des grandeurs, elle reçoit tout à coup, sous prétexte d'une feinte conspiration, l'ordre de s'étrangler elle-même. Après avoir joui de ses terreurs, le pacha lui